



C'est si beau, c'est si vrai...

Sur le site de Michel Diaz, on lit que son travail d'écriture est conduit par « le désir de trouver cette "part d'inconnu" qui s'ouvre devant soi, d'explorer l'être humain au plus intime de lui-même, de ses aspects les plus ténébreux, tout en gardant les yeux ouverts sans s'embarrasser de s'enfoncer parfois dans des impasses ».

Son dernier recueil *Fêlure* nous raconte cette exploration. Ou plus précisément comme le suggère l'épigraphe :

« Le chemin pris parmi
Choisi ? Consenté plutôt.
Vertige de cela
Vertige
Que mourir *apaisera.* » Alain Guillard

Le ton et la trame sont donnés. Nous comprenons qu'il n'y aura pas de choix à faire.

D'abord parce que ce chemin commence un 21 décembre, à l'orée de l'hiver, et dans la solitude. L'auteur écrit : « Ces longs flocons qui tombent, je suis seul à pouvoir les entendre », sans la dispersion qu'un autre pourrait apporter. Le chemin sera froid et blanc. On en pressent l'opacité, préfigurative d'impasse.

Aussi parce que l'alternative est un pari impossible, qui tiendrait du miracle : le 5 janvier on peut lire : « Pour se sentir vivant, il faudrait convoquer ce miracle : être là, sans parole, pas trop en avant de soi et pas trop en arrière non plus, mais juste en équilibre sur la ligne de crête du souffle [...] Libre de toute attente et de toute désespérance ».

Même ce qui pourrait rassurer et freiner la descente vers le vide — le bol de café fumant qui « restitue au monde ce foyer de chaleur dont le cœur toujours s'alimente » et brûle les deux paumes qui l'enserrent lit-on le 5 janvier — participe et contribue à la douleur d'être.

Ce cheminement est donc aride et au fil du temps qui passe, du début de l'hiver, le 21 décembre jusqu'au début du printemps, le 26 mars, tout espoir se consume. Le 11 mars le poète constate : « on ne peut avancer qu'en brûlant ce que l'on a jadis aimé, qu'en détruisant, l'un après l'autre, ses anciens visages ». Mais il n'y aura pas la possibilité d'un nouveau visage, car au tout début du printemps, le 26 mars Michel Diaz écrit : « Ce sera l'un de ces jours tristes où le crépuscule sera sans visage » où il regardera « le sang glisser sur mes poignets pour inonder mes paumes [...] Sang qui n'est que le prix de la cendre ». Un sang qui n'est pas sève, sang sans vie, sans printemps. Pourtant le poète espérait le 25 mars « qu'enfin s'ouvre une porte ».

Ironie d'un printemps où la vie s'enfuira lentement par la bouche du lavabo.

Il ne s'agit pas d'une tragédie car la mort était attendue, inévitable. Le 11 mars le poète dit clairement : « je ne suis que nuit pour moi-même » et s'il avance ce n'est que selon la logique de « l'Ange de la Mort », toujours dans la douleur, « sur la roue de souffrance » — 25 mars —, « dans la douleur d'être » — 2 février —, toujours sur la corde raide « en danseur de corde, au-dessus de l'abîme et d'un centre vertigineux ».

Il n'y a donc pas de choix à faire. La fêlure est trop profonde, avec son corollaire le doute « s'insinuant profond pour me persécuter ». Elle est trop enkystée. Enfant déjà, le poète était « serré contre les bouées noires de l'angoisse ». La fêlure déjà le submergeait, devenait « liquide visqueux

l'emprisonnant comme un oiseau mort », préfigurant l'adulte lui aussi « blotti dans le silence et recroquevillé » cédant à la nuit qui ira s'épaississant, continuant la métaphore du liquide visqueux. La seule issue possible étant bien celle du sang, de la vie s'enfuyant par la bouche du lavabo. Il y aura alors enfin possibilité de fluidité. Le sang, la vie vont glisser hors de lui, libération ultime. Avec cela en plus : cette prise de conscience lorsqu'on abandonne ce qui nous interpelle encore.

Michel Diaz saisit ce moment précis avec une précision et une finesse d'écriture fulgurante et romantique à la fois. 21 mars : « Je la regarderai glisser [...] avec l'intérêt que l'on porte, quand on a perdu l'usage des mots, à ce qui, sur le bord des lèvres, réclame encore qu'on le nomme. Seulement déchiré par ce sentiment de légèreté que nous donne ce qui nous quitte ». Le balancement de ces deux phrases repose sur la subtile évocation du paradoxe psychologique au cœur de nos vies et de nous-mêmes : le désir d'un au-delà malheureusement inconcevable dans le *hic* et *nunc*. Cette évocation sera sublimée par la formulation délicate et exquise consacrée au moment précis de l'adieu à la vie : « En cette heure qui sonne, où le pas fait défaut sous les jambes et où toute fleur s'abandonne. Où l'amour même au revers de toute lumière, a fini, sans regret, d'effeuiller les pétales de sa dernière lampe ».

C'est beau à en pleurer et si ce cheminement dans la désespérance conduit irrémédiablement à la mort, s'il est inévitable pour l'auteur de « renoncer à avancer, ici, sous le ciel nu », l'écriture du recueil est empreinte d'une telle intensité d'émotion et de réflexion,— « Quel Dédale a conçu cet espace où veille un Minotaure qui ne trouve jamais le sommeil » 8 février —, d'une telle inébranlable lucidité — « Et toujours au fond de l'orchestre, on entend les mâchoires qui mastiquent la partition, les dents qui mordent dans la chair des heures » 8 février —, d'un tel respect pour la nature et

paradoxalement pour la vie tout court — le 2 janvier l'auteur met en exergue le miracle de la nature —, que le lecteur refuse d'admettre la fêlure et voudrait retenir la nuit. C'est si beau, c'est si vrai, si logique que cela en est inacceptable... et que l'on voudrait crier au poète, pour le convaincre de ne pas nous quitter, de passer du conditionnel au futur et d'affirmer : « Il *voudra* vivre simplement, comme un soir de septembre, quand il vente dehors et qu'on entend les fruits tomber dans l'herbe. »

Mais cela est impossible.

« J'ai reçu la vie comme une blessure et j'ai défendu au suicide de guérir la cicatrice ». Lautréamont

Claire Desthomas Demange